

Simpli-Cité

Printemps 2012

Volume 13, numéros 1 et 2

Sommaire

- 3 *Semer sans compter*
- 4 *Un trépied dans le jardinet*
- 4 *« Volontariat » comme dans « simplicité volontaire »*
- 6 *La simplicité volontaire pour un changement social*
- 7 *M'arrêter là*
- 7 *Mon auto*
- 8 *La simplicité volontaire est-elle à contre-courant?*
- 9 *À la croisée des chemins*
- 10 *Les valeurs de l'action communautaire...*
- 12 *Voir plus loin*
- 12 *Tout est sous contrôle!*
- 14 *UN BRIN DE LECTURE*
- 16 *DEVENIR MEMBRE DU RQSV*

« Gens de tous les milieux... ouvrez les yeux! C'est ici! MAINTENANT que ça se passe!!! On est en train d'écrire l'Histoire De vouloir changer le cours du Pouvoir... »
« Regardez... Écoutez... De partout, tout autour Drette là, dans le groupe Comme un chant, un courant Un vent qui souffle le changement C'est dans l'air Ça se sent Ça se propage dans le paysage »

VÉZIR

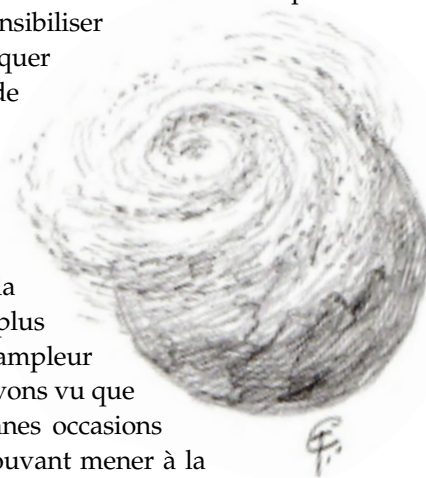
TURBULENCES!

L'éveil a été brutal : en janvier dernier, il est devenu évident que le RQSV vivait une crise importante suite à la diminution constante de ses effectifs humains et financiers. Après des années « fastes », moins de membres cotisants et moins d'argent pour assurer un minimum de fonctionnement associatif.

En février, le C.A. lance un appel sous forme de sondage : « Y a-t-il encore quelqu'un dans la salle? ». Vous avez été plus de 250 à nous répondre « Oui! ». Quel encouragement! Et vous avez affirmé haut et fort que la mission du RQSV est essentielle : « Vous voudriez l'éteindre que le Réseau ne s'éteindrait pas. » Vous nous avez aussi révélé que vous lisiez avec grand intérêt le Simpli-Cité « pour ses idées novatrices et percutantes ». Que vous aimeriez faire plus pour le Réseau (sans toutefois saisir clairement comment cela pourrait s'opérer surtout quand on vit en dehors de Montréal!). Plusieurs suggèrent que l'on se rencontre plus souvent et espèrent être soutenus dans leurs actions locales.

Donc peu d'effectifs humains et financiers au RQSV mais pertinence et fortes attentes de la part de nos membres et sympathisantEs. Suite à ce sondage, le C.A. a décidé de convoquer l'assemblée générale annuelle à l'intérieur d'un colloque sous le thème « Les États GénérEux de la simplicité volontaire ». Un seul but en tête : celui de sensibiliser les participantEs à la nécessité de s'impliquer davantage, même et surtout en situation de crise, au sein de leur association et dans la promotion de la simplicité volontaire dans leur propre milieu de vie.

Les 26 et 27 mai, il y eut donc échanges et réflexions avec pour toile de fond la « crise » de notre association et la « crise » plus large du conflit étudiant qui prenait de l'ampleur au niveau social de tout le Québec. Nous avons vu que les situations de crise sont autant de bonnes occasions pour s'ouvrir à des éléments nouveaux pouvant mener à la





Le bulletin *Simpli-Cité* est publié 4 fois l'an par le Réseau québécois pour la simplicité volontaire. Le RQSV laisse aux auteurs l'entière responsabilité de leurs textes. La reproduction des textes est encouragée à condition d'en mentionner la source.

POUR CE NUMÉRO :

Coordination : Diane Gariépy
Révision : Aline Cayzac
Diane Gariépy
Mise en page : Yolande Cusson
Dessins originaux : Tania Cemis

Nous voulons respecter les droits d'auteur des images utilisées pour illustrer le *Simpli-Cité*. Ces photos, illustrations ou dessins, trouvés sur Internet, nous ont semblé libres de droits. Si tel n'était pas le cas, veuillez nous en aviser.

PROCHAIN NUMÉRO

Simpli-Cité

L'automne de la vie

Faites parvenir vos textes au plus tard
le 30 août 2012 à :

coordination@simplicitevolontaire.org

Malheureusement, nous ne pouvons nous engager à publier tous les textes reçus.

Dépôt légal :
Bibliothèque nationale du Québec, 2008
Bibliothèque nationale du Canada, 2008
ISSN : 1718-1747


Commentaires

Vous avez des commentaires ou des suggestions?
N'hésitez pas à nous les faire parvenir :

6444, rue Lescarbot, bureau 123
Montréal (Québec) H1M 1M7
Téléphone : 514 937-3159

Courriel: coordination@simplicitevolontaire.org

Site Internet et forum du RQSV :
www.simplicitevolontaire.org

 Ce bulletin est imprimé sur papier recyclé non chloré, fait à 100 % de fibres postconsommation.

résilience, ce nouvel équilibre retrouvé après une crise. Nous avons mis en relief la force et l'intérêt de l'action collective, même quand on ne sait pas toujours ce qu'on va récolter de ce qui a été semé dans l'inconfort d'une crise.

Ces États générEux se sont déroulés dans une ambiance d'harmonie. Et cela tenait d'abord à une journée ensoleillée, une salle chaleureuse, des repas pique-niques, juste en face, dans le parc Jarry tout endimanché de printemps. Et le contenu était à la mesure des éléments naturels. Sur fond sonore de bruits de casseroles, nous avons abordé nos difficultés internes avec sérénité. Dans ce contexte de forte turbulence sociale, nous avons constaté qu'il est intéressant de voir venir les crises qui peuvent s'avérer autant d'occasions pour trouver de nouveaux équilibres plus adaptés et donc plus bénéfiques pour la collectivité. Et surtout, nous avons constaté que nous, les simplicitaires, nous serons peut-être très prochainement appelés à être des éclaireurs dans une société de consommation à bout de souffle.

On a parlé aussi de jardinage urbain, d'homéostasie, des créatifs culturels, de contamination par influence et même d'une certaine paire de jumelles qui fait trébucher si on n'y prend garde (!). Et de la nécessité d'investir dans le collectif, le communautaire, dans sa «tribu», comme cela se passe actuellement dans ce petit village de Saint-Camille qui survit à la décroissance de sa population par l'investissement volontaire de ses habitants.

Même la poésie était au rendez-vous de cette rencontre douce et harmonieuse. Avec la présence surprise de la slameuse Vézir, samedi midi, et ce bout de poème récité par Jean-François Boisvert et qui nous restera en tête :



Loin, toujours plus loin

Partez en chantant!

Le monde appartient

À ceux qui n'ont rien¹

Dans la dernière parution du *Simpli-Cité*, nous vous avons posé la question : «Sommes-nous à contre-courant avec la simplicité volontaire?» Les textes reçus témoignent tous d'un «oui». Un «oui» qui n'a cependant pas la couleur de la plainte; un «oui» lucide, qui assume ses choix de vie.



Au moment d'écrire ces mots, le conflit étudiant colore toujours la fin de ce printemps. Comment tout cela va-t-il se terminer? Est-ce que cette crise sera l'occasion de revisiter notre système éducatif, son accès pour tous, et aussi l'exercice de la démocratie entre l'État et les citoyens? Moments de crise, moments propices pour trouver de nouvelles voies. Deux textes à la fin de ce *Simpli-Cité* sont teintés de ce conflit étudiant : celui de Jocelyne Bélique, « Tout est sous contrôle », et de Gleason Théberge « Voir plus loin ».

Bonne lecture!

Diane Gariépy

1 Liberté, de Maurice Carême

COLLOQUE 2012

Colloque 2012 : Échos de la présentation de Michel Durand

Semer sans compter

Michel Durand

Étrangement, le thème des semences a surgi à divers moments pendant les États Généreux du RQSV. J'en ai parlé dans la partie de mon allocution où je tentais de mettre en évidence que l'idéologie néolibérale avait pénétré en nous bien plus profondément et insidieusement que nous ne pouvons l'admettre. Ainsi, quand on se dit qu'il ne sert à rien d'investir du temps et de l'énergie à tenter de convaincre les autres de la valeur de la SV : le langage et la pensée sous-jacente sont de nature commerciale et expriment un impératif de rentabilité immédiate. Mais dans un monde de plus en plus polarisé, bien peu de gens sont prêts à montrer qu'ils ont changé d'opinion au cours d'une conversation. C'est pourquoi j'ai parlé de l'intérêt de semer des graines généreusement sans se préoccuper de quand, où, et comment elles éclosent.

Quand je veux approfondir un sujet, je me tourne souvent vers ma mentor préférée, la Nature, qui est la source d'inspiration la plus expérimentée qui soit. La vie veut propager la vie et emploie des stratégies multiples pour y parvenir. Pour que nos idées «fassent des petits», nous aurions peut-être intérêt à nous inspirer des stratégies employées par la Nature pour «faire ses petits».

La reproduction sexuée des mammifères et d'autres espèces animales implique deux individus de sexe opposé qui procèdent sans intermédiaire². Cette façon de procréer est semblable à nos stratégies de transmission des idées qui sont délibérées et dirigées vers les individus.

Mais dans le règne végétal, les choses sont bien moins directes et dépendent presque toujours d'intermédiaires. Les modes de propagation de semences végétales dans la Nature impliquent le vent, l'eau, les animaux et... une bonne dose d'incertitude. Quand les animaux servent d'intermédiaires, ils transportent, à leur insu, des semences dans leurs poils, leurs pattes et leurs systèmes digestifs entre autres. C'est pourquoi la Nature produit des quantités

phénoménales de semences proportionnellement à ce qui fera effectivement des petits : elle dépend d'intermédiaires aux comportements imprévisibles.



Non seulement nous devrions semer généreusement, mais aussi de diverses manières. Nos messages peuvent aussi être transmis de façon non verbale. Les simplicitaires peuvent indirectement influencer bien des gens en étant joyeux, détendus et en montrant qu'ils disposent d'un surplus de temps alors que tous les autres semblent en manquer. Tôt ou tard, les non-simplicitaires se poseront des questions : «Comment se fait-il qu'ils semblent être si bien sans surconsommer?» Peut-être poseront-ils la question à leurs proches...

Vaclav Havel³ : «L'espoir n'est pas la conviction que quelque chose va donner le résultat attendu, mais plutôt la certitude que quelque chose a de la valeur peu importe l'issue.»

Hellen Keller⁴ : «Notre raison d'être principale requiert de nous battre en faveur d'un monde meilleur, mais nous ne pouvons connaître les fruits de nos actions. On ne nous permet pas de voir l'avenir... nous ne saurons jamais combien de personnes nous aurons aidées ni ne saurons comment nous avons changé le cours de l'histoire.»

F. Scott Fitzgerald⁵ : «La marque d'une intelligence supérieure est la capacité à laisser coexister dans sa pensée deux idées opposées tout en demeurant capable de fonctionner, par exemple en pouvant voir que les choses sont sans espoir et rester déterminé, malgré tout, à agir pour qu'elles soient autrement.»

2 Je parle uniquement des processus naturels en laissant de côté les processus de procréation utilisés par l'humanité pour elle-même et les espèces qu'elle a domestiquées.

3 Dramaturge, essayiste et homme d'État tchécoslovaque puis tchèque.

4 Activiste, écrivaine et conférencière états-unienne du XX^e siècle, sourde et aveugle

5 L'un des plus grands écrivains états-unien du XX^e siècle.

Ne minimisons pas non plus l'influence qu'une seule personne peut avoir sur un groupe. Les expériences de Solomon Asch⁶ ont mis en évidence la puissance de la dissidence. Dans un premier temps, les véritables sujets d'une expérience sont assis côte à côte avec des complices de l'expérimentateur. Ceux-ci donnent à tour de rôle une réponse délibérément erronée à un test visuel simple : le tiers des sujets se conforme alors à l'opinion de la majorité malgré ce que leurs propres yeux leur montrent. Mais si un seul des complices de l'expérimentateur donne la bonne réponse (et confirme ainsi que l'évidence est manifeste aux yeux d'au moins une autre personne), le biais de conformité tombe à moins de 10 %!

Il en va de même pour ce que vous et moi pouvons dire : quand nous exprimons ce que nous voyons, nous donnons la *permission* aux gens de remettre en question par eux-mêmes le point de vue conformiste. Ne sous-estimons donc pas l'impact de nos paroles, de nos façons d'être et de nos actes en apparence les plus simples. ☞

Un trépied dans le jardinet

Michel Durand

Jardinet collectif numéro 1, c'est le nom poétique donné par Boucherville en Transition au jardin qui est en cours de réa-lisation. J'en ai parlé aux États Généreux comme d'un jardin où nous avons commencé à récolter avant même d'avoir planté. Nous avons d'abord récolté des questions de la part de passants, puis de nouveaux adhérents (des personnes qui ont apprécié nos réponses à leurs interrogations), des connaissances, des expériences, le plaisir de réaliser quelque chose de concret et... des ampoules aux mains, de la sueur ainsi qu'une bonne pile de cailloux (il fallait s'y attendre!).

Le mouvement de Transition veut réaliser des changements profonds en visant la tête, le coeur et les mains des gens. Le jardinet a réussi à susciter l'implication de personnes qui ne viennent pas à nos réunions. Ce type de projet sympathique est très « accueillant » et permet de

Ce que l'on quitte, c'est une conscience, qui était auparavant sécurisante, des catégories définies qui permettaient de classer et d'identifier les choses, et qui savait ce qu'elle était. Et ce qui remplace toutes ces certitudes, c'est un « non-savoir ». Une ouverture. Et quelque chose d'indiciblement et parfois de presque insupportablement nouveau.

Op. Cit. page 72

⁶ Il a conçu et mené au cours des années 1950 plusieurs expériences sur la conformité au Swarthmore College en Pennsylvanie. Voir : http://fr.wikipedia.org/wiki/Expérience_de_Asch

rencontrer des personnes qui sont ouvertes aux idées de la simplicité volontaire et de la décroissance. Pas de conscientisation ouverte, pas de recrutement, pas de revendications, mais une lente osmose qui tisse des liens essentiels dans une communauté. En somme, un prolongement naturel des changements individuels faits par les simplicitaires et des revendications politiques des décroissants.

Aux États Généreux, j'ai parlé du trépied constitué du RQSV, du Mouvement de Transition et du MQDC (Mouvement québécois pour une décroissance conviviale). Des personnes sont impliquées dans les trois, d'autres dans deux et bien d'autres dans un seul, parfois en succession, car les trois se tiennent et sont les prolongements les uns des autres. Le mot clé ici est « implication ». Être impliqué dans le changement, d'une façon ou d'une autre, est essentiel. ☞

Colloque 2012 : Allocution de Jocelyne Béïque

« Volontariat » comme dans « simplicité volontaire »

... Pour du bon et du meilleur dans tous les aspects de la vie

Jocelyne Béïque

Vivre seuls – ou pour faire plus cool : Vivre en solo –, c'est relativement nouveau dans l'histoire de l'humanité. Nous sommes de plus en plus nombreux à rêver de la sainte paix dans notre cocon juste à nous (ça va de 33 % à plus de 50 % dans certains quartiers de Montréal). Heureusement, il nous arrive de temps en temps encore d'avoir envie de se rassembler, et on s'aperçoit alors, tout de même, que ça peut être réjouissant!

Pour une société de consommation, la vie en solo, c'est un plus : pour les pharmaceutiques qui vendent des antidépresseurs, pour les marchands de meubles et de décoration, pour les entreprises de télécommunication et les vendeurs de téléviseurs.

Mais la collectivité, elle, elle perd chaque jour l'accès à une somme considérable de savoirs. Elle perd la trace des compétences accumulées par les personnes durant leur vie. Et surtout, toute cette énergie vitale humaine cesse d'être perceptible en restant cachée derrière des portes fermées alors que c'est une ressource qui gagnerait à être répartie équitablement partout autour de nous.

Une des bonnes manières de combattre les effets de cet isolement, c'est le volontariat. « Volontariat » comme dans simplicité « volontaire ». J'insiste sur le mot le plus important, à mes yeux, dans l'expression « simplicité volontaire ».

Être volontaire pour échapper au sentiment d'impuissance, être volontaire pour ne pas avoir à toujours attendre après l'argent quand on veut du changement, quand on veut voir se réaliser un projet. Être volontaire pour utiliser tout notre potentiel, pour se sentir plus solidement relié aux autres.

Et je prendrai pour exemple l'expérience qui se déroule depuis quelques décennies au petit village de Saint-Camille, là où le volontariat personnel a fait toute la différence.

Car Saint-Camille obtient des résultats spectaculaires malgré des obstacles bien réels comme partout ailleurs : les jeunes partent étudier dans d'autres villes, le revenu médian des ménages y est de 13 000 \$ sous la moyenne québécoise, ils ont traversé une importante période de dévitalisation économique et parmi la communauté, il y a des groupes d'appartenance qui s'opposent sur la place publique dans certains dossiers. Bref, ça n'est pas toujours évident. Mais rien ne réussit à y stopper l'élan général vers le volontariat pour se donner collectivement du bon et du meilleur dans tous les aspects de la vie.



Saint-Camille :
une communauté
apprenante, innovante
et solidaire

Un salon de la diversification agricole

Quelques personnes du milieu ont voulu en savoir plus sur des pistes de solution pour les problèmes spécifiques au milieu rural. Elles ont décidé d'inviter des experts. Ce fut le coup d'envoi du Salon de la diversification agricole : conférences, ateliers pratiques, transfert de connaissances entre citoyens-nes, tables rondes. Les thèmes couvrent des préoccupations comme la relève, les énergies alternatives, l'agriculture nourricière à l'échelle locale, etc.

Depuis, c'est un rendez-vous annuel très fréquenté aussi par les gens des villages voisins. Tout est gratuit pendant deux jours, et cela, depuis 1999.

Comité « mine de rien »

Un jour de l'automne 2010, un hélicoptère survole le territoire. On apprend que la minière Osisko (qui a ouvert un beau grand trou à Malartic) cherche de l'or dans le coin. Des citoyens se mobilisent, trouvent des informations sur l'entreprise et ses exploits antécédents, décortiquent la loi sur les mines, analysent le type d'exploitation et ses conséquences sur l'environnement et ils montent une présentation très efficace. Le maire convoque une assemblée publique pour informer les populations environnantes, et c'est parti! Saint-Camille démarre un mouvement de protestation qui gagne bientôt plusieurs autres municipalités du Québec.

Les entreprises bénévoles

On est en 1977. Les Camillois veulent une Caisse populaire locale mais la direction régionale des Caisses Desjardins refuse. Des citoyens se regroupent alors et forment un organisme : les Entreprises bénévoles Inc. Onze personnes acceptent de déboursier 2 000 \$ chacune pour l'acquisition d'un terrain et 85 personnes se rassemblent pour construire un édifice en donnant plus de 2 000 heures de travail gratuitement.

L'édifice abrite encore aujourd'hui la Caisse populaire (car par la suite, l'édifice a été racheté par les Caisses Desjardins), la bibliothèque, la salle municipale, la maison des jeunes et même la station de pompiers... volontaires, etc.

Le Groupe du Coin

On veut financer des projets importants pour la communauté? En 1985, quatre personnes créent un fonds éthique de financement de proximité. Ils y versent un montant X à chaque année.

Parmi les réalisations, on compte l'achat d'un magasin général pour le transformer en centre communautaire, le P'tit Bonheur, l'achat du presbytère pour le transformer en coop d'habitation, l'achat d'un garage désaffecté pour le transformer en atelier pour les artisans du bois, etc. Chaque fois que le prêt revient dans le compte l'argent repart vers un autre projet de la localité.

Ça fait plus de 25 ans que le groupe existe et il compte encore une dizaine de personnes. Jusqu'ici ils n'ont rien perdu de leurs mises et grâce à eux, le village s'est revitalisé au point d'être devenu très attractif pour de nouveaux venus.

La Clé des Champs

Tout a commencé dans un champ pas cultivé, derrière l'église. On a voulu vérifier l'intérêt pour des produits maraîchers locaux. Un fermier décide d'y semer des patates. À la fin de l'été, en seulement deux heures, 200 sacs ont trouvé preneur. Ça a convaincu tout le monde de faire en sorte qu'un autre champ pas loin soit cultivé. En quelques mois, une coopérative de solidarité naît pour offrir des paniers ASC.

Actuellement, entre 80 et 100 paniers sont distribués pour les besoins d'un village de 500 personnes. Un marché local offre des produits frais chaque semaine durant l'été.

Dans une communauté aussi volontaire pour tout, y compris pour organiser des fêtes, c'est très facile de devenir volontaire soi-même parce que c'est une vie sociale riche comme on l'aime! On peut décider d'être volontaire juste un peu, en faisant des tartes ou en transportant du matériel une ou deux fois par année. Ou choisir d'être volontaire sur une base régulière

en participant au conseil d'établissement de l'école primaire ou au comité de parents.

On peut aussi à ce point aimer y être volontaire que l'on décide d'écrire (volontairement) un livre sur cette belle gang. C'est ce que j'ai fait. Cela a pris trois ans pendant lesquels j'ai pu réellement consolider mon appartenance à cette communauté apprenante, innovante et solidaire qui ouvre grand les bras à la bonne vie! ☘

Colloque 2012 : Échos de l'atelier animé par Christine Dumas

La simplicité volontaire pour un changement social

Christine Dumas

On opte pour la simplicité volontaire dans le but de changer des choses : améliorer notre qualité de vie personnelle, réduire les pressions sur la biosphère... Et dans notre société, y a-t-il des choses à changer?

Si nous en avons le pouvoir, que changerions-nous dans la société?

À cette question, les personnes participant à l'atelier ont répondu chacune à leur manière. Dans la discussion qui a suivi, nous avons regroupé les idées qui allaient dans le même sens, et identifié des priorités (les quatre premiers blocs) :

Revaloriser le sens communautaire

Valoriser l'entraide; aider les autres est source de bonheur et de paix intérieure. Abolir l'auto individuelle, la remplacer par du transport en commun; abolir la cuisine individuelle. Davantage d'amour, de partage, de communautés.

Abolir la pauvreté

Réduire les inégalités entre les personnes, favoriser le partage; faire en sorte que la société comble des besoins de base de tout le monde; de la nourriture, un toit, des soins de santé pour tous. Assurer le bien-être de nos jeunes enfants. Adapter le temps de travail à l'humain (et non le contraire).

Éduquer et informer autrement

Éliminer la publicité commerciale; cesser de s'exposer aux grands médias; changer l'éducation à l'école pour qu'elle transmette des savoirs théoriques et pratiques, et des valeurs autres que la société de consommation. Instaurer des « cours de vie ».

Changer le système économique

Abolir l'argent, valoriser l'altruisme; changer le capitalisme, mettre fin au néolibéralisme; favoriser les entreprises coopératives ou mutuelles, et qui se basent sur l'aspect social et environnemental autant qu'économique pour évaluer des projets. Mettre fin à la propriété privée.

Changer nos rapports avec la nature

Rétablir le contact avec la nature, et prendre soin de la nature; éliminer toute exploitation des humains et des animaux; favoriser le végétarisme; éliminer la viande d'élevage, limiter la consommation de viande aux circonstances exceptionnelles, festives. Faire en sorte que le commerce soit local (dans un rayon de 100 kilomètres).

Autres idées et pratiques

Davantage d'art et de beauté dans l'environnement urbain. Établir et valoriser un programme de service civil. Éradiquer l'idée du progrès. Développer la conscience sociale.

Que pouvons-nous faire, individuellement ou en groupes, pour faire advenir ces changements?

Dans l'échange qui a suivi les réponses à cette seconde question, le groupe a été à même de situer notre Réseau comme acteur possible des changements que nous voulons, comme en témoigne le premier bloc :

Répondre la simplicité volontaire : par l'information, la présence dans l'espace public, des prises de position publiques, des événements comme la Journée sans achat, les Groupes locaux de SV, mais aussi des cellules locales, deux, trois individus...

Travailler sur soi; informer, s'informer.

Rebâtir nos communautés (action communautaire) : valoriser la dimension communautaire, l'associer au plaisir. Fêtes de quartier; faire à manger ensemble, manger ensemble, travailler ensemble, fêter ensemble, fréquemment. S'impliquer dans des projets communautaires : ruelles vertes, fêtes de quartier. La famille, première communauté.

Se donner - ou appuyer un parti tourné vers le bien commun (action politique).

Projets alternatifs : accorderies, système économique alternatif (SEL), microcrédit; instaurer deux ans de service civil.

À l'époque où nous avons vécu cet atelier, le son des casseroles venait tout juste de commencer à se faire entendre dans les rues, et les carrés rouges n'étaient pas rares parmi nous. Le goût du changement, mais aussi la confiance dans la possibilité du changement, étaient dans l'air. Ne les laissons pas se perdre!

SOMMES-NOUS À CONTRE-COURANT DE NOTRE SOCIÉTÉ?

M'arrêter là

Jean-Luc Héту



Dans le garage de la résidence pour retraités où j'habite, il y a un certain nombre de BMW, Mercedes, Cadillac et autres Lexus récentes. Un jour où j'avais besoin d'argent pour un organisme communautaire dont je m'occupe (un toit à remplacer), je vais voir un de ces heureux propriétaires, photos à l'appui, en me disant que comme il vient de vendre son condo en Floride, le moment est bien choisi. Je lui dis qu'un ami va donner 500 \$, un autre, 350 \$... Sa réaction est aussi spontanée que prometteuse : «Je te félicite pour ton beau projet et ça me fait plaisir de t'encourager». Sur ce, il me remet un beau billet de 20 \$.

La vie a été généreuse pour ma conjointe et moi et nous avons veillé sur notre consommation. Pas de BM ou de Lexus pour nous, même si nous en aurions les moyens. Quand est venu le temps de changer l'auto (nous habitons en région), nous avons opté pour une petite coréenne. J'aurais voulu un modèle un peu plus gros, mais ma conjointe trouvait que le modèle plus petit convenait bien, ce qui était vrai. Elle aurait accepté que pour me consoler, je commande un peu plus d'équipement, mais j'ai finalement trouvé que ce n'était pas vraiment nécessaire. (D'où le titre de cet article.)

Je trouve attrayant le système Bose avec lequel la publicité se fait tentante. Mais ma micro-chaîne à 100 \$ fait bien l'affaire, finalement. (Retour au titre de l'article.) Même chose pour le fauteuil en cuir à 1 000 \$ qu'un ami s'est offert et dans lequel j'étais si bien quand il me l'a fait essayer. Mais je ne suis pas si mal dans ma berceuse de 20 ans. Re-re-titre.

Cet argent que nous économisons, plus les prélèvements que nous faisons sur notre avoir accumulé, font que nous pouvons partager au-delà de 50 000 \$ par année pour des projets humanitaires ou des familles en difficulté. D'où ma réponse à la question posée : oui, je me sens à contre-courant quand un riche propriétaire me donne un beau 20 \$ ou qu'une madame me dit, dans le garage : «Notre emplacement, c'est là où est la Mercedes noire, à gauche.» Je me dis en moi-même : «Madame, si on gardait notre 50 000 \$ par année, nous aussi, on aurait une belle auto.»

Le phénomène de la triangulation

Je me sens à contre-courant face aux gens qui investissent autant dans des autos de luxe, et à contre-courant de la publicité qui vient dangereusement solliciter mon goût du confort et du plaisir. Pour tenir le coup, je me sers du phénomène de triangulation auquel on a recours pour localiser l'utilisateur d'un téléphone cellulaire à partir de bornes-relais. Cette image me dit que pour me rappeler les valeurs auxquelles j'adhère, j'ai besoin de points de référence. L'un d'eux me provient de mon héritage chrétien et l'autre, de ceux et celles qui pratiquent la simplicité volontaire au jour le jour, chacun et chacune à leur façon.

Un simplicitaire dans l'âme, faute de l'être dans l'ensemble de son style de vie. ☞

Mon auto

Hélène Levac

J'ai hérité d'une voiture. Eh oui, mon nom est bien sur le certificat d'immatriculation. J'ai dû voir aux assurances. J'ai fait mettre les pneus d'été et c'est moi qui suis responsable de faire le plein. Autre chose : je me suis habituée à approcher le véhicule côté chauffeur plutôt que du côté passager.

Je vis entourée de voitures. Il n'est pas rare d'en voir trois, parfois quatre stationnées sur une même propriété. Une pour chaque conjoint, souvent une par jeune en âge de conduire, qui souvent l'utilise pour aller à l'école. La banlieue est le royaume de l'automobile et c'est plus vrai que jamais dans une petite cité où plus de la moitié des habitants gagnent leur vie dans la grande ville. Un donné pour la plupart des gens : posséder une voiture. C'est de ne pas en avoir qui est inhabituel ici. Fonctionner sans voiture est chose remarquée.



Mon épicerie n'est pas très loin, la poste et quelques autres commerces très accessibles à pied. Je marche pour aller au travail, comme je l'ai toujours fait. Par contre, aller voir des amis à l'autre bout du village nécessiterait au moins 45 minutes de marche (sans parler du retour). J'utilise la voiture peut-être trois fois par semaine. Si ça continue comme ça, la garantie va expirer avec le nombre d'années fixées par le manufacturier plutôt qu'avec le kilométrage...

Si je peux vaquer à l'essentiel à pied, le moindre rendez-vous à l'extérieur de ma petite ville nécessite ou la voiture ou l'autobus (une douzaine de départs par jour); aucun transport en commun la fin de semaine et les jours de congé. Ou encore il faut se trouver un chauffeur, une occasion, quelqu'un qui va à la ville.

J'ai dû aller chez le concessionnaire pour effectuer certains changements administratifs. J'ai pu constater que les gens qui travaillent dans de tels commerces sont très courtois – le client est important, c'est lui qui les fait vivre. J'ai aussi vu l'importance accordée à l'automobile. Je suis donc partie en autobus jusqu'au centre commercial à 20 km d'ici. De là j'ai pris un autobus pour quelques coins de rue, ne comprenant pas très bien le tracé des circuits d'autobus de l'endroit. Quand l'autobus a quitté le boulevard, je suis descendue et j'ai marché jusqu'au garage en question.

Au moment de repartir, j'enfile mon manteau, ajuste mon foulard, mets mon chapeau et mes mitaines (vous devinez que c'était l'hiver). L'homme que je viens de rencontrer dans son bureau me regarde faire. J'ai dû mentionner qu'il fallait être bien habillée pour marcher, ce qui l'a surpris. J'ajoute que je marcherai jusqu'au centre commercial.

- Ah! Vous avez laissé là votre voiture!
- Non, non, la voiture est stationnée chez moi.
- !!! Comment allez-vous faire?
- Je prends l'autobus 530 pour retourner.
- ... Attendez un peu, nous avons un service de navette, je vais m'informer.

J'attends une minute ou deux et mon homme revient tout content.

- Je vous ai trouvé un chauffeur. Une employée vient de terminer et elle habite la même ville que vous.

J'ai donc eu un tour d'auto et je suis descendue à quelques minutes de marche de chez moi. J'en ai profité pour passer par l'épicerie.

Des travailleurs et des étudiants prennent l'autobus, la plupart utilisant une carte mensuelle. Il a été question que le prix de cette carte augmente, comme probablement le prix

du passage. Tout de suite, certains menacent de prendre leur voiture pour se rendre au travail. On ne semble pas compter le coût d'entretien et d'usage de l'auto. Si le coût de l'essence augmente pour l'autobus, il en est certainement de même pour l'automobile... On se rend compte que la voiture est le premier choix de la plupart des gens pour les déplacements. Il demeure laborieux de « vendre » le transport en commun, qui a ici ses limitations, il faut le reconnaître.

Avant de demeurer dans cette ville de banlieue à cause du travail de mon mari, qui tenait à être à proximité de son travail (bureau à 1 km), l'automobile ne faisait pas partie de ma vie. Dans la grande ville, les déplacements à pied étaient faciles dans le quartier et le transport en commun le moyen le plus pratique sinon le plus rapide pour la plupart des autres déplacements. Le taxi occasionnel (deux fois par année?) pour rapporter un gros morceau à la maison ou parce que j'étais vraiment pressée ne m'a jamais coûté une fortune.

Conduire à nouveau, maîtriser cette transmission manuelle. Me déplacer aux alentours. Voilà pour le moment mes objectifs. Je sais que je brûle un peu de pétrole mais autrement c'est la dépendance d'autrui. Et je veux quand même ménager mes amis. ☞

La simplicité volontaire est-elle à contre-courant?

Jean-François Boisvert

La première réponse qui me vient à l'esprit est évidemment « oui ». Dans notre société actuelle où la croissance économique constitue l'objectif premier, les citoyens sont constamment incités à consommer. Cette consommation, stimulée tant par une publicité omniprésente que par un gonflement du crédit, est devenue le moteur d'un système de production et surtout de concentration de la richesse. Ceux qui rejettent ce système, qui refusent de « faire rouler » l'économie à tout prix font donc figure de marginaux. Ils pourront même être perçus par les tenants du capitalisme comme de mauvais citoyens puisqu'ils refusent de faire leur part dans le vaste mécanisme d'enrichissement collectif (ces chantres oubliant toutefois de nuancer qu'ici la collectivité prend une portée très restreinte, se limitant à quelques privilégiés au sommet d'une pyramide de plus en plus inaccessible). Ainsi, à leurs yeux, les simplicitaires représentent au mieux une sorte



de bois mort en raison de leur contribution limitée au jeu économique, au pire des opposants, voire des ennemis du régime. Tant qu'ils demeureront peu nombreux, ils ne représenteront pas une menace réelle. On pourra toujours se moquer de ces rêveurs attardés, de ces écolo-grano-rétro qui n'ont pas compris que les grandes utopies sociales sont mortes avec le XX^e siècle et qui refusent de croire que le salut passe désormais par la toute-puissance de l'économie, les rouages des marchés, la croissance et la création de la richesse. On les tolérera et on les laissera vivre en marge du système, dans leur incongru refus du bonheur matériel...

Mais ce système tout puissant, qui étend son emprise à la Terre entière et qui, dans un élan apparemment irrésistible, asservit les populations et dévore les ressources, ce système ne pourra pas durer. Par définition même, il est voué à sa perte car il se base sur une progression infinie, alors que cette dernière doit s'exercer dans un monde fini. Un monde aux ressources limitées, qui sont de surcroît de plus en plus polluées, dilapidées, détruites. Tôt ou tard, ce système se butera à un mur infranchissable. Il connaîtra d'abord des ratés, qui deviendront plus fréquents et plus sérieux, pour finalement éclater dans une succession de crises et de conflits dont nous pouvons appréhender la gravité. Il faudra alors d'urgence trouver de nouvelles façons de faire, repenser l'économie pour qu'elle redevienne au service des citoyens, qu'elle permette d'offrir à tous des modes de vie plus sains et plus durables. Dans cette perspective, la simplicité volontaire n'apparaît plus du tout à contre-courant. Au contraire, ses adeptes deviennent alors des précurseurs, des porteurs de solutions face aux problèmes – environnementaux, sociaux, économiques – que nous connaissons déjà et qui ne feront que s'aggraver si rien n'est entrepris rapidement.

En traçant une voie vers un monde plus modeste, plus humain, plus respectueux de l'écosphère, la simplicité volontaire offre une option valable pour éviter les crises et l'éclatement qui s'annoncent. Ce nécessaire changement de

cap sera d'autant plus réalisable qu'il sera entrepris tôt et volontairement. Il revient aux simplicitaires, comme à tous ceux, groupes ou individus, conscients de l'importance d'engager nos sociétés dans un virage majeur, de continuer à agir et à se faire entendre. Le changement surviendra, un jour ou l'autre. Si nous tardons à l'initier, au point où les circonstances en viennent à nous l'imposer, il deviendra alors beaucoup plus pénible. C'est donc à nous d'en être dès maintenant les agents. ✎

À la croisée des chemins

Christine Lemaire

Il y aura bientôt 15 ans, mon conjoint et moi nous sommes retrouvés à la croisée des chemins. Ayant entrepris des carrières qui s'avéraient lucratives, nous commençons à nager la tête bien au-dessus de l'eau et à voir toutes les possibilités que nous offrait notre société de consommation. Nous venions d'acheter notre « première maison », avons nos deux voitures et notre fils à la garderie. Cette année-là, mon conjoint a décroché une promotion significative en termes de rémunération.

La voie s'ouvrait devant nous : nous avons commencé à visiter des maisons plus grandes, regardé des voitures plus belles, troqué les hôtels parisiens miteux pour des « étoiles » du guide Michelin, mangé dans les plus grands restaurants de Montréal et nous nous sommes offert des week-ends dans de petites auberges bien charmantes.

Mais un autre choix de vie couvait. Pour ma part, je m'étais initiée aux principes de la simplicité volontaire par le biais de nombreux ouvrages. Mon conjoint partageait lui aussi ces valeurs. C'est ainsi que, juste avant de mettre le pied dans l'engrenage, nous avons pris une autre décision : celle de privilégier la disponibilité. La mienne, d'abord, à ce petit garçon qui passait tellement d'heures à la garderie et à cette famille que nous voulions fonder en accueillant un deuxième enfant dans notre vie. Celle de mon conjoint, quelques années plus tard, disponibilité quelque peu imposée, celle-là, parce que le « dos » ne supportait plus le rythme imposé par son travail.

Notre « première » maison est devenue définitivement notre maison, « la » maison. Nous avons gardé la « deuxième » voiture puisque c'est à la plus grosse que nous avons renoncé. Notre situation financière continue cependant d'être avantageuse et nous permet de faire des choix conformes à nos valeurs : achats de produits de qualité, locaux autant que possible. Nos enfants ont porté les vêtements des autres; nous sommes assez imperméables aux tendances et à la mode, au grand dam de notre préado.

« Le stéréotype New Age, c'est qu'il suffit de se changer soi et qu'ensuite le monde change tout seul. Le stéréotype des activistes politiques c'est qu'il ne faut pas se préoccuper de soi si l'on veut sauver le monde. Mais dans les deux cas on a tort! Être un Créatif Culturel, c'est oublier cette dichotomie et intégrer l'évolution du moi et du monde dans un travail global sur le monde »

Sara va Gerber, rédactrice en chef de *Yes Magazine* citée dans **L'émergence des Créatifs Culturels**

Enquête sur les acteurs d'un changement de société

Paul H. Ray & Sherry Ruth Anderson, 2000 Éditions Yves Michel 2001, page 144.

Évidemment, ces choix ne sont pas inscrits sur notre front; nous ne les portons pas comme des étendards. Une personne qui visite notre quartier peut-elle savoir que nous y vivons les valeurs – pas toutes, mais on avance! – de la simplicité volontaire? Non.

Mais, au jour le jour, ça paraît. Nous serons bientôt deux adultes et deux ados à habiter une maison jugée trop exiguë par la majorité de nos voisins, dès qu'un premier bébé s'annonce. Nous avons la plus petite – et la moins propre – voiture de la rue. Nous organisons la vente de garage annuelle, participons aux corvées de nettoyage de notre municipalité et soutenons plusieurs causes qui nous tiennent à cœur. Nous rendons souvent service, en demandant spécifiquement de n'avoir aucun cadeau en guise de remerciement. Et nous sommes toujours bons perdants dans la bataille des voisins gonflables; il est donc reposant de nous côtoyer!

Mais ce qui nous distingue le plus, c'est cette fameuse disponibilité que nous souhaitons tant installer dans nos vies. Nous habitons vraiment notre petite maison. Nous sommes présents auprès de nos enfants. Ces derniers ont toujours fait partie de la petite proportion d'élèves à ne pas fréquenter le service de garde de leur école. Il n'est pas rare que notre fille ait ses deux parents pour lui tenir compagnie au dîner. Nous sommes occupés, évidemment, mais notre agenda n'est pas surchargé et nous prenons bien garde de ne pas surcharger celui de nos enfants, ce qu'ils semblent apprécier.

Je me demande souvent ce qui se serait produit si nous n'avions pas décidé de nous mettre en marge de la société du « toujours plus ». Personnellement, je suis convaincue que

Les Créatifs Culturels sont un sous-groupe culturel très cohérent – à part un point : il leur manque la conscience d'eux-mêmes en tant que groupe, le sentiment d'appartenir à une même culture [...] Comme les spectateurs dans une salle de spectacle, les Créatifs Culturels regardent tous dans la même direction. Ils ont lu les mêmes livres, partagent les mêmes valeurs et arrivent aux mêmes conclusions – mais ils ne se retournent presque jamais les uns vers les autres. Ils n'ont pas encore acquis le sentiment d'un « nous » comme identité collective; ils n'ont pas non plus de représentation collective d'eux-mêmes. C'est un peu comme s'ils n'avaient jamais eu de miroir suffisamment grand, et au reflet suffisamment clair pour voir leur propre visage.

Op. Cit. page 64

ma santé n'aurait pas tenu le coup sous la pression; notre couple non plus. Enfin, il y a ce sens qui regorge dans ma vie et que je n'arriverais pas à saisir si je vivais autrement.

On l'a souvent dit, la simplicité volontaire est une démarche, un processus. Toutefois, les grandes décisions n'ont pas à être prises encore et encore. Ainsi, même si plusieurs années nous séparent des choix fondamentaux que nous avons faits un jour, ceux-ci nous suivent tout au cours de notre vie; pour le meilleur comme pour le pire.

Et c'est encore la disponibilité qui fait pencher la balance vers le meilleur. ☞

Les valeurs de l'action communautaire : Comment les vivre? Comment les enraciner?⁷

Jacques Fournier

Qu'est-ce qui nous motive à devenir intervenant communautaire? Quelles sont les valeurs sous-tendues? Quel est le contexte qui, aujourd'hui, met ces valeurs en péril? Comment faire en sorte que l'on puisse développer une résilience face aux obstacles qui menacent ces valeurs? Comment tenir à jour une panoplie de motivations? Comment s'impliquer de façon différente et toujours renouvelée? Comment militer dans le plaisir et dans la constance? (...)

Disons-le d'entrée de jeu : les valeurs de l'action communautaire vont à l'encontre des valeurs dominantes de la société néo-libérale contemporaine. Quelles sont les principales valeurs du communautaire? La bataille contre les inégalités sociales et économiques, la solidarité, le partage, la prise en charge par les gens de leur présent et de leur avenir, l'égalité réelle hommes-femmes, le respect effectif de l'environnement, la continuité de la planète, le rejet de la surconsommation, la méfiance face à toutes les modes superficielles, la paix tangible, la démocratie véritable, la compassion, le respect de la dignité des personnes, l'équité, la lenteur, le temps de regarder, d'écouter, de toucher, de sentir et de savourer, l'équilibre entre les diverses sphères de nos vies (travail, famille, amour, amitié, entraide, loisirs non débilés, activité physique, etc.), l'éthique, le respect de la vieillesse, la simplicité volontaire, la priorité de l'être sur l'avoir et le paraître, la recherche du sens.

7 On trouvera ci-dessous l'introduction et la conclusion d'une présentation faite lors d'un atelier au 13^e colloque biennal du Regroupement québécois des intervenantes et intervenants en action communautaire en CSSS (RQIIAC), le 31 mai 2012, à l'Université Concordia de Montréal. L'auteur est Jacques Fournier, organisateur communautaire retraité et militant à l'Association québécoise pour la défense des droits des retraités (AQDR). Le texte intégral se trouve sur <http://www.chronijacques.qc.ca/2012/05/les-valeurs-de-laction-communautaire/>

Et quelles sont les valeurs centrales du néo-libéralisme? La compétition, la valorisation des inégalités croissantes, le mépris des perdants, la survalorisation des élites, la fascination pour le «jet set», la ruse, l'astuce, la morale élastique, la vitesse, la discrimination subtile envers les femmes, la priorité du développement tous azimuts sur l'environnement, «après moi le déluge», l'individualisme, le nombrilisme, le narcissisme, le surtravail au détriment de la famille et de la vie équilibrée, la rentabilité à court terme, la spéculation, l'évitement fiscal, la surconsommation, le jetable, l'intoxication par la publicité, le mensonge, *la fièvre acheteuse*, l'économie considérée comme une religion, l'invasion par les «gadgets», l'endettement, la démocratie contrôlée, l'autoritarisme, la guerre comme facteur obligatoire et principal moteur de la croissance économique, la mondialisation néo-libérale comme fatalité, la croyance en l'impuissance du «monde ordinaire», la valorisation excessive et exclusive de la jeunesse et la dévalorisation concomitante de la vieillesse, la priorité du paraître, la dictature de la mode et le vide existentiel. (...)

Comment conserver nos valeurs lorsque chaque matin, la lecture des quotidiens fait monter la colère et l'indignation? Comment garder le cap sur nos valeurs lorsque les forces néolibérales définissent unilatéralement la gouvernance du monde, lorsque les Palestiniens et les Syriens se font massacrer, lorsque le gouvernement Harper gouverne en fonction d'une vision du monde qui nous est étrangère, lorsque le gouvernement libéral québécois sabre dans nos maigres outils collectifs et fait matraquer les étudiants, lorsque l'écart s'accroît entre les nantis et les démunis? Comment maintenir notre motivation alors qu'on est insatisfaits du monde présent et qu'on persiste, avec d'autres, à vouloir «changer le monde»? (...)

A vos plumes!

Avez-vous envie d'écrire sur la simplicité volontaire?

Faites-vous plaisir en structurant votre pensée avec des mots!

Le Simpli-Cité est un des rares bulletins associatifs qui compte autant de membres participants.



Commentaires sur le Simpli-Cité

Vous avez des commentaires ou des suggestions?

N'hésitez pas à nous les faire parvenir, afin que le bulletin réponde aux besoins de ses lecteurs et lectrices!

En résumé, le maintien de notre motivation est-il possible dans un contexte de profond changement? Oui, si on n'entretient aucun espoir, aucune espérance. Si on s'active, si on conçoit de nombreux projets et si on ne s'empêche pas de vivre avec nos désirs. S'engager sans espoir ne veut pas dire : s'engager en vain, inutilement. Le maintien de notre humanité est possible si on clarifie constamment nos valeurs et si on les tisonne, si on réveille leur ardeur. Si on prend en compte les défauts de l'humain. Si on cultive le sens de la responsabilité. Si on valorise la ténacité tout en demeurant légèrement circonspect. Si on établit clairement les limites et les grandeurs de notre liberté. Si on prend conscience des petits bonheurs. Si on cesse de considérer l'économie comme une religion, si on réalise que, passé un certain seuil, l'argent ne fait pas le bonheur et si on s'inspire du mouvement de la simplicité volontaire.

Je termine sur une citation d'un organisateur communautaire américain bien connu, Saul Alinsky, qui disait : «On ne cherche pas le bonheur. Le bonheur, c'est de chercher». ☞

Selon l'éducateur Parker Palmer, les mouvements de société apparaissent quand les gens refusent de vivre des vies divisées. C'est exactement ce qui est en train de se passer avec les Créatifs Culturels. La plupart d'entre eux sont en pleine période de transitions majeures dans leur vie, à la recherche de manières de vivre en cohérence avec les valeurs auxquelles ils ont décidé de croire.

[...] Ce n'est pas rien de développer et suivre des valeurs résolument différentes de celles de la culture dominante. Quiconque s'engage dans cette voie et s'y maintient un certain temps est sûr de rencontrer un certain nombre de problèmes. Tout simplement parce qu'il va lui falloir trouver une manière de vivre concrètement ces valeurs, sous peine de se mentir à soi-même.

Ce n'est pas un choix facile. Souvent, les Créatifs Culturels hésitent, avancent puis reculent, essayant de se convaincre qu'ils ne devraient pas s'en faire autant, se suppliant eux-mêmes de «s'il te plaît, veux-tu rentrer dans le rang et ne pas faire tant de difficultés». S'ils ont de la chance, ils perdent ce combat. Avec le temps, ils apprennent à ne rechercher et suivre que leur propre conseil, et se plient à ce qu'ils croient être le plus important et agissent en fonction de cela.

L'émergence des Créatifs Culturels

Enquête sur les acteurs d'un changement de société

Paul H. Ray & Sherry Ruth Anderson, 2000 Éditions Yves Michel 2001, page 38.

LE CONFLIT ÉTUDIANT

Voir plus loin

Gleason Théberge

Prendre la peine toute simple de séparer ce qui est compostable pour le laisser se transformer lentement en engrais pour fertiliser les nouveaux produits de la Terre. Trier le plastique recyclable, le fer des boîtes de conserve, le carton des emballages et de transport pour le placer au grand bac, où les anciens éboueurs devenus recycleurs viendront les prendre pour les transporter au centre de tri, d'où ils seront réutilisés, diminuant d'autant la quantité de matériaux nouveaux pour épargner les ressources de la nature.

Ou tout jeter à la poubelle à mesure, selon les vieilles habitudes, ne donner qu'à ceux dont on reçoit des contributions, gaspiller l'enthousiasme de la jeunesse en lui refusant le droit à la parole, confondre le pacifiste avec le casseur.

Protéger les marais, où l'air se purifie; les boisés où pousse la diversité garante d'un meilleur écosystème, et les rivières et les lacs aux eaux fécondes. Maintenir des services de proximité pour conserver leur vitalité aux quartiers, aux villages, aux centres-villes. Se nourrir d'abord de ce qui est produit, se prépare et se vend dans son voisinage. Planifier ses déplacements pour consommer moins d'essence. Y réfléchir à deux fois avant d'acheter ce que peut-être on n'utilisera presque pas ou pas longtemps, par exemple, ces jouets aux piles vite déchargées. Plutôt que de le jeter, porter chez un réparateur un appareil à peine défectueux pour ne pas céder aux pressions des marchands qui encouragent à la consommation irréfléchie. Économiser les ressources.

Ou presque donner son minerai, son gaz, son pétrole, à des compagnies étrangères, qui laisseront de grands trous dans le paysage et mettront à pied leurs employés en partant avec la caisse de retraite, après avoir déclaré faillite pour ne pas être poursuivies.

À l'automne, enfouir les bulbes des tulipes qui annonceront l'été, retourner la terre des grands champs pour y mélanger les tiges séchées, engranger le grain, le foin, les légumes drus et confiturer les fruits doux. Mettre à l'abri ce que l'hiver pourrait détruire. Donner naissance à des enfants pour les aimer, lancer des entreprises de service pour améliorer le sort des autres, participer à des associa-

tions d'entraide, les soutenir, pour s'occuper collectivement des problèmes sociaux. Adopter des mesures pouvant assurer le mieux-être des moins bien nantis. Prendre exemple sur les pays progressistes, qui offrent une éducation gratuite à tous pour mieux s'enrichir des compétences acquises par la jeunesse. Assurer la paix sociale.

Ou ne voir à courte vue que son orgueil, ne penser à tout qu'en termes d'argent, marchander l'éducation et, pire, refuser de voir qu'exercer le pouvoir c'est précisément reconnaître sa responsabilité quand la rue est à feu et à sang.

Pour que le Québec fleurisse, il faut voir à long terme. Nous ne sommes pas en Syrie. Charest n'a pas à se comporter en dictateur qui fonde son pouvoir sur la peur du désordre que crée son désastreux mépris. ☞

Tout est sous contrôle!

Jocelyne Béique

C'est de contrôle dont il faut qu'on se parle. Avoir le contrôle. Contrôler le plus de paramètres possibles. Contrôler toujours plus la nature, les gens, les objets. Par les règles, les lois, les forces de l'ordre. Contrôler la vie, quoi. C'est épuisant, à la longue. Parce que contrôler exige d'en avoir la force. Et chercher à tout contrôler en tout temps, ça use, aussi.

- Procéder à la vérification de. Contrôler les billets des passagers. Contrôler la présence des membres d'une association. Contrôler les dépenses.
- Tenir sous son pouvoir, avoir sous sa domination. Les troupes rebelles contrôlent cette région.
- Posséder la majorité des actions. Un conglomérat qui contrôle plusieurs journaux.
- Maîtriser. Contrôler ses émotions, ses nerfs.

Tenter de contrôler toujours de plus en plus le vivant et le reste signifie qu'il y aura de moins en moins de vie dans ce qui sera contrôlé. Par le contrôle, c'est une imitation de la vie qu'on préférera mettre en place, histoire de se rappeler ce que c'était, mais sans les imprévus dérangeants. Parce que c'est beau, la nature. C'est hallucinant de beauté, la diversité biologique. C'est d'une intelligence époustouflante, c'est d'une immensité admirable. Mais il faut pouvoir en identifier tous les éléments et les caractéristiques,

les classer, les expliquer, les mesurer, les encadrer, les nettoyer, les contrôler. Ce sera un défi de plus en plus ardu, il y aura toujours quelque chose qui échappera au contrôle. On contrôle de plus en plus difficilement la nature. On doit accorder de plus en plus de puissance pour réussir à appliquer les règles qui opèrent sur des personnes, pour gérer un environnement matériel où tout doit être prêt à servir, juste au cas où. Tout doit rester propre, rangé, ordonné. Il ne faut manquer de rien, s'entourer d'un cocon bien confortable et rassurant. Pourquoi, sinon pour éviter de sentir la souffrance?

Le contrôle, c'est en quelque sorte un grand manque d'amour. C'est pour compenser le manque d'amour qu'on veut s'entourer d'éléments sur lesquels on a le contrôle. Pour éviter de souffrir. Parce que l'imprévisible et le changement, qui sont l'essence même de la vie, nous blessent à chaque instant quand on n'a pas assez d'amour, quand on manque de confiance en la vie. Quand on sait intimement qu'on ne donne pas assez ou qu'on pourrait recevoir plus.

On vit en solo, comme bien des gens dans les pays riches, alors on se fait les questions et les réponses. Personne n'est là pour temporiser notre discours intérieur, décaper constamment le vernis trop épais du conditionnement. On pense qu'on a la sainte paix. On se repose de la vie entre quatre murs, dans un espace bien peu naturel, qui nous protège justement des éléments naturels. Et presque sans le remarquer, on perd notre capacité à être bien avec les autres ou dans la nature. On reste à l'intérieur. On trouve que ça nous demande de plus en plus d'énergie de rencontrer les autres ou de maintenir des relations sereines, simples. Car on n'a pas vraiment de contrôle sur les autres, pas vrai? On préfère payer sans avoir à s'expliquer. On préfère consommer plutôt que partager. On se retire de cette société sur laquelle on croit qu'on n'a pas de contrôle, devant laquelle on se sent impuissant. Sans admettre que c'est nous, ça, la société. Nous qui la composons...ou la décomposons.

Être exposé à la vie, c'est se soumettre à des lois autrement plus incontournables que celles inventées en panique par des gouvernements au bord du naufrage. C'est admettre que nous sommes si fragiles devant la grandeur de la nature. Et alors pour survivre avec ce constat, il faudrait immédiatement pouvoir se tourner vers les autres, compter sur la présence indéfectible des autres, vivre l'interdépendance, admettre que tout est lié, que chaque geste, chacune de nos pensées et de nos actions vont avoir des effets et des conséquences et qu'il nous faudrait les assumer. Il nous apparaîtrait logique alors de se parler, de s'écouter, de chercher à s'accorder et à se mobiliser, tout ça sans nécessairement chercher à contrôler. Mais comme on s'est retirés, parce qu'on vit en solo, on ne sait plus pratiquer la

réciprocité, on ne connaît plus la joie du don, on ne sait plus demander de l'aide, on ne comprend plus comment fonctionnent les hommes, les femmes, les enfants, les aînés. Les fréquentez-vous au quotidien, vous, dans votre univers contrôlé?

Ne nous leurrons pas : il est presque impossible de nos jours d'avoir un bébé dans les bras, de caresser distraitemment la tête d'un enfant qui s'approche pour se lover contre nous, de faire un câlin à un adulte sans raison, juste parce que c'est bon ou qu'on en a envie. Sans compter qu'arriver à faire l'amour avec quelqu'un qui nous attire nécessite de passer par un protocole extrêmement complexe, un parcours semé d'embûches sur lesquelles on peut trébucher bien avant de parvenir à la moindre intimité. Il est presque incongru de partir se rouler dans l'herbe, de marcher en plein jour dans une forêt si c'est le mardi et qu'on a un agenda dont chaque case est occupée. Il est insensé de se mettre à courir juste pour le plaisir, à crier aussi fort que nos poumons le permettent pour évacuer le trop-plein de plaisir. Le plaisir. Le plaisir et le contrôle. Quand on y pense, est-ce que c'est si contrôlable, le vrai plaisir, la joie authentique?

C'est rassurant, le contrôle. C'est pour diminuer la peur qu'on cherche à contrôler. Alors pourquoi sortir dans la rue pour protester contre la loi 78, quand on a accepté tout ce qui précédait sans réagir? Les contrôles étaient là, pourtant. Bien avant aujourd'hui. L'état du contrôle n'a fait que se resserrer d'un cran. Il avait déjà passablement étouffé nos ardeurs, rabaisé nos bondissements, dominé notre rationalité, éteint notre soif de langueur, brimé nos élans, éloigné nos amours, assagi notre curiosité, nié nos capacités fondamentales, réprimé notre intuition, encadré notre créativité. C'est pourquoi on salue avec tant d'empressement ce qui émerge de partout! On reste ébahis devant l'imagination, l'humour, l'énergie, l'enthousiasme, l'allégresse, l'intelligence et la finesse déployés au nom de la contestation.

Appelez ça fascisme, totalitarisme, corporatisme, nazisme, antisémitisme, communisme, socialisme ou capitalisme, on s'en fout complètement. Ce sera toujours la vie et l'imprévisible qui auront le dessus. ☞

**Faites lire le Simpli-Cité :
Abonnez-vous en double ou en triple**

... et distribuez les exemplaires du Simpli-Cité dans votre entourage (amis, camarades de travail, voisins...) et demandez-leur de vous les remettre avec leurs commentaires pour entamer un dialogue sur la simplicité volontaire.

UN BRIN DE LECTURE...



Je ne suis pas une compagnie!

L'intrusion des valeurs corporatives dans notre intimité.

Michel Perreault, Montréal, Stanké, 2011, 312 p.

Du danger des relations non protégées avec les corporations.

Recension de Christine Lemaire

Le présent ouvrage porte sur la tendance qu'ont les individus à s'identifier aux grandes entreprises et à s'en inspirer pour organiser leur vie et leurs activités quotidiennes. (p. 117)

C'est avec humour que Michel Perreault nous présente sa réflexion sur notre tendance à tout gérer, à commencer par nous-mêmes. D'entrée de jeu, il déclare que nous, les humains, ne sommes plus au sommet de la grande pyramide des espèces vivantes. Nous avons été détrônés par les corporations. En conséquence, de la même manière que les animaux de la planète ont dû s'ajuster à la présence des puissants humains, les humains doivent à leur tour s'ajuster à la présence des puissantes corporations. Et, comme c'est le cas dans tous les rapports de force inégaux, les compromis se font du côté des humains seulement.

Ces compromis, ils les font de plusieurs manières et en plusieurs domaines : en accordant leur rythme de travail à celui qui est voulu par les entreprises, en consommant au-delà de leur capacité pour faire rouler l'économie, en ingurgitant des aliments préparés industriellement – lucratifs pour les entreprises mais nocifs pour leur santé. Même les conséquences néfastes de ces ajustements sont utiles pour les corporations puisqu'elles créent de nouveaux marchés : vente de somnifères pour combattre l'insomnie, équipement de conditionnement physique pour pallier la sédentarité, aliments allégés pour contrôler le surplus de poids.

De la même façon que les animaux peuvent transmettre certaines maladies à la race humaine (ex. grippe aviaire ou maladie de la vache folle), les corporations peuvent, elles aussi, nous transmettre certaines maladies. Michel Perreault les appelle «corponoses». Il nous en décrit trois : la «gestionnite», la «formatite» et la «promotite». La première est notre tendance à tout gérer, la seconde celle de vouloir

régler tous nos problèmes au moyen d'une formation appropriée et la troisième est notre tendance à faire notre promotion, notamment au moyen des réseaux sociaux. Pour lui, les personnes les plus à risque de contracter les corponoses sont celles qui vivent en milieu organisationnel. Et comme notre temps de travail augmente de plus en plus, nous sommes de plus en plus vulnérables.

L'image proposée par Perreault a beaucoup de force. Elle permet de réaliser pleinement où nous en sommes rendus dans l'absurdité : nous sommes complètement assujettis aux entreprises desquelles nous avons littéralement adopté le mode d'existence. Paradoxalement, l'auteur nous l'explique en présentant des études de cas, un peu à la manière des écoles de gestion!

Michel Perreault termine son livre en nous proposant des remèdes. D'abord, il importe de rejeter les recettes toutes faites des corporations pour soigner nos maux. Pour lui, dès qu'une solution consiste à consommer quelque chose, il faut s'en méfier. Pour arriver à des résultats plus concluants, l'auteur, qui est psychologue, propose un travail de fond sur nous-même et sur notre environnement. Mais il est bien conscient qu'il ne s'agit pas d'une voie facile à emprunter.

Je ne pensais pas m'amuser un jour devant cette situation qui, autrement, m'indigne : les corporations sont devenues toutes puissantes et, pour les gouvernements, le bien-être de la population ne peut plus être atteint autrement que par leur bien-être à elles. Mais ce n'est pas parce qu'on rit que c'est drôle : Michel Perreault nous le prouve en nous faisant prendre conscience à quel point notre situation est grave et en nous permettant de réfléchir à la façon de nous en défaire.

Pour combattre les ravages des corponoses, l'auteur prescrit une réintégration de notre rôle de citoyennes et de citoyens. Il conclut que nous devons «demeurer alerte, informé et un brin dissident» (p. 301). À cet égard, la simplicité volontaire est certainement une démarche appropriée, puisque sa méfiance notoire envers la consommation est un puissant antidote, un bon «préservatif» dans nos relations avec les corporations.



Ouvrages comparés

À lire, surtout si vous estimez que vous n'avez pas le temps de lire ça.



Éloge de la lenteur

Carl Honoré, Éditions Marabout, 2005



Recension de Diane Gariépy



À contretemps

Christine Lemaire, Éditions Fides, Montréal 2011

Ralentir permet d'entrer plus facilement dans le courant de la simplicité volontaire. Et inversement, vivre frugalement permet de ralentir. Il y a donc un lien essentiel entre ces deux éléments. On ne peut prétendre vivre l'un sans se mettre à courtiser l'autre.

Dans *Éloge de la lenteur*, Carl Honoré nous invite à goûter la vie plus lente en passant par le «Slow food», et le «Slow sex» ou comment faire l'amour sans se presser (tout un chapitre sur le tantrisme où vous apprendrez «tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le sexe sans jamais le demander»). En regardant aussi la vie de famille sans la dictature de la vitesse.

Quant au livre de Christine Lemaire déjà recommandé lors de sa parution, je me permets de venir insister car je viens d'en terminer la lecture et c'est vraiment très bon. Je l'ai lu à petites doses pour mieux le goûter. L'auteure, membre du RQSV, reprend à sa façon et avec son expérience de gestionnaire efficace mais critique le bien-fondé de vivre «À contretemps», en gérant moins pour vivre mieux.

Sur des fondements théoriques rigoureux, elle multiplie les exemples concrets que j'ai savourés, puisque tirés de sa vie personnelle de femme, de sa vie de couple et dans son rôle de mère de famille. Féministe engagée, femme croyante, voilà enfin une personne qui ne fonctionne pas avec des tiroirs indépendants : un pour le boulot, un autre pour la famille, un pour le couple, les loisirs, etc. Tout se tient, tout se parle, tout se confronte, tout s'estime et tout peut finalement se côtoyer harmonieusement. Mais le défi reste de taille :

«Dans le coin gauche, un patron à qui nous devons rendre des comptes précis, des collègues à qui nous ne

devons rien d'autre que d'être polis, des clients ou des fournisseurs qui nous appellent pour savoir ou avoir quelque chose de précis. Dans le coin droit, un conjoint qui nous demande d'être la femme de sa vie (à la fois tout et rien!), des enfants qui requièrent que nous les aimions (mais comment?), des amis qui nous demandent d'être là pour eux (mais quand?), une communauté qui voudrait bien que nous nous investissions davantage. D'un côté, une direction, de l'autre, le flou artistique de la vie.»

«À l'arrivée des enfants, la gestion du temps devient une activité périlleuse. Eux, quand ils s'installent, ils restent. On a beau vouloir, après les premiers mois de fusion totale, reprendre le cours de sa vie, on ne peut plus. Après l'arrivée d'un enfant, rien n'est plus comme avant. Et l'enfant s'incruste...comme un diamant serti dans un bijou de valeur.»

À lire à petites doses ou tout d'un trait pendant les vacances.



Prochain numéro de Simpli-Cité

L'automne de la vie

- Âge d'or ou d'argent, c'est l'étape du bilan de la vie. A-t-on réalisé ses idéaux de jeunesse? Se réserve-t-on du temps pour parler avec des plus jeunes, les encourager, les soutenir et les guider? Quel genre de testament spirituel les aînés offrent-ils pour la suite du monde?
- Vous connaissez des «vieux» qui sont franchement inspirants? Dites-nous comment leur pratique de la simplicité volontaire vous tire en avant.

Qu'en pensez-vous?

Faites parvenir vos textes sur le thème particulier ou sur tout autre thème en lien avec la simplicité volontaire au plus tard le 30 août 2012 à coordination@simplicite-volontaire.org. Sur demande, votre texte pourrait être publié anonymement!



DEVENIR MEMBRE DU RQSV

Le Réseau québécois pour la simplicité volontaire (RQSV) réunit des personnes qui veulent vivre et promouvoir la simplicité volontaire comme moyen d'améliorer leur propre vie et de contribuer à édifier une société plus juste et plus durable.

Le RQSV est un organisme sans but lucratif financé par la cotisation annuelle et les contributions volontaires de ses membres, ainsi que par la vente du bulletin *Simpli-Cité* et de livres. Visitez le site Internet au www.simplicitevolontaire.org

En devenant membre, vous :

- recevez le *bulletin Simpli-Cité* (quatre fois par an, par la poste ou par courrier électronique);
- favorisez la création de nouveaux groupes de simplicité volontaire et la diffusion à grande échelle des avantages individuels et collectifs de ce mode de vie;
- pouvez participer et voter à l'assemblée générale annuelle;
- profitez d'une réduction de 15 % sur les livres du RQSV et bénéficiez d'un prix réduit lors des activités payantes du RQSV.

Informations générales

Nom (individu, groupe ou institution)		Date
Adresse		Ville
		Code postal
Téléphone (résidence)	Téléphone (travail)	Courriel

Adhésion au RQSV, renouvellement d'adhésion ou abonnement au bulletin Simpli-Cité

- Je désire adhérer au RQSV ou renouveler mon adhésion —
- 35 \$ Cotisation annuelle (bulletin papier)
 - 25 \$ Cotisation annuelle (bulletin électronique)
 - 10 \$ Cotisation annuelle **étudiant** (bulletin électronique)
- Je désire uniquement m'abonner au bulletin Simpli-Cité pour un an —
- 20 \$ Individu (bulletin papier)
 - 25 \$ Groupe ou institution (bulletin papier)

Veillez faire votre chèque ou mandat poste à l'ordre du RQSV et le retourner avec votre formulaire au



Réseau québécois pour la simplicité volontaire (RQSV)
6444, rue Lescarbot, bureau 123
Montréal (Québec) H1M 1M7

- J'aimerais que le **RQSV** donne mes coordonnées au groupe de simplicité volontaire de ma région (s'il y a lieu).
- Je souhaite former un nouveau groupe de simplicité volontaire dans ma région
- Je fais partie du groupe de _____

Où avez-vous appris l'existence du RQSV? Télévision Radio Journaux Site Internet Amis

Autre _____

En devenant membre je souhaite : rencontrer d'autres personnes apprendre des trucs pratiques approfondir ma réflexion

soutenir le mouvement de la simplicité volontaire m'impliquer de la façon suivante :

Pour soutenir le RQSV (dons)

Il est possible de soutenir financièrement le RQSV en faisant un don (distinct de la cotisation) à l'ordre de la Fondation Écho-Logie. Un reçu pour fins d'impôt sera émis pour tout don de 25 \$ et plus.

- 25 \$ 50 \$ 100 \$ 1000 \$ Autre : _____

Faire parvenir votre chèque à l'ordre de : Fondation Écho-Logie
6444, rue Lescarbot, bureau 123
Montréal (Québec) H1M 1M7

Important
Vous devez
payer votre don
et votre cotisation
séparément